

Qu'il est doux à voir, à contempler dans toute sa beauté, le sommeil d'une jeune fille ! On l'aperçoit à chaque minute s'appesantir sur les yeux fermés de la dormeuse, se jouer entre les cils de ses paupières, glisser comme un souvenir doré sur ses joues. Pour moi, j'ai vu bien des fois en ma vie ces femmes plongées dans cette divine extase qu'on appelle repos ; je suis demeuré bien des heures au chevet d'un lit somptueux ; bien des femmes aux cheveux blonds, aux visages roses, bien des jeunes filles au teint hâlé par l'influence du climat méridional m'ont apparu dans ces fugitifs instans qui me firent alors croire à la possibilité d'un paradis sur la terre. Mais j'ai toujours préféré une femme aux cheveux bruns, à la figure pâle, au corps délicate, un de ces êtres fragiles qui ne semblent tenir au monde que pour aimer et s'en aller après ; et, lorsqu'aux heures du sommeil, leurs lèvres frémissaient, leur bouche s'entr'ouvrait, qu'un doux rêve descendu d'en haut berçait de pensées suaves leur âme enfantine, je n'aurais pas donné mon bonheur pour celui des élus.

Ainsi était Juana ; les cheveux bruns, le visage si pâle, qu'à peine si l'on pouvait y soupçonner l'existence.

Juana avait dix-neuf ans, les yeux bleus, une taille si ravissante qu'on l'eût étreinte dans ses deux mains. La Corse était sa patrie ; elle passa son enfance sur ses montagnes, et au milieu de ses bois, ne connaissant qu'une ville, celle qui reçut ses premiers cris ; qu'un ciel celui qui la recouvrait ; d'amour, que celui qu'elle portait à sa mère ; et lorsque son enfance, et passée, une autre ville la reçut, un autre ciel l'abrita, un autre amour entra dans son cœur. Pauvre fleur transplantée, ou l'amena en France où elle essaya de vivre, ne pouvant mourir !

Juana rêvait alors, et il fallait que ce fût de douces choses, de ces choses qui soulèvent seulement le sein des jeunes filles, car pas le moindre usage ne ridait son front ; et pas une pensée de terreur ou de remords n'altérait l'arc de ses sourcils. Dix-neuf ans, âge heureux, où nul chagrin n'est incisive, où nul chagrin n'est éternel, où le désespoir n'effleure pas même le cœur. Dix-neuf ans, époque toute de joie, où l'on entre sans crainte dans la vie, où chaque minute apporte une jouissance, où chaque jouissance est pure et sans arrière-pensée, où l'on ne vit que pour le présent, où l'on oublie ce qui n'est plus, où l'on ne compte pour rien l'avenir. Juana était heureuse et rêvait. Par momens, sa jolie tête blanche s'agitait sur l'oreiller ; elle courait partout elle avait des caprices, même en songe. Et puis, quand son visage d'enfant venait à changer de place, que ces légers soupirs débordaient de son cœur plein de soupirs, ses lèvres frémissaient, et d'inévitables paroles s'exhalèrent au bord de sa bouche, comme le murmure d'une onde près d'un gazon de fleurs. Ensuite, par un mouvement machinal, elle retirait sa main pâle contre les couvertures soyeuses, et la plaçait sur son front qu'on eût cru presque virginal, tant il était empreint de candeur innocente.

Tout-à-coup le songe, qui n'avait eu pour elle que de riantes images, que de suaves idées, se changea ; tout-à-coup une trace de chagrin se répandit sur ses joues et les blanchit, ses sourcils se contractèrent, le sang se retira de ses lèvres roses ; sa respiration devint embarrassée, comme un poids énorme eût fatigué sa poitrine, les soupirs s'étouffèrent, et sa main se raidit.

— Luggi, murmura-t-elle, ne m'arrachez pas à mon pays, ne me séparez pas de ma mère ! — Les grosses larmes glissaient de ses yeux sur ses joues. — Luggi, continuait-elle, comme une suppliante et les mains jointes, ne m'abandonnez pas ; séparée de votre amour, je mourrais. Eh bien ! oui, je quitterai ma mère, emmenez-moi loin d'ici, toute patrie sera la mienne, puisque je suis avec vous ; tout ciel sera le mien tant que votre regard me sourira ! — Et, comme si ces paroles avaient brisé son âme, sa tête, un instant soulevée, retombait sur le lit, et le songe l'obsédait encore. Quelques momens après, Juana était en France, un milieu d'un bal ; emportée par la foule, elle tournoyait sur le parquet aux accords d'une invisible musique, et voilà que tout-à-coup elle se gissa d'enrêler ses bras ; un autre l'a subitement remplacée, et en passant devant une glace aperçut son Luggi se passionnant près d'une autre femme. Juana s'arracha des bras qui tentaient la retenir, traverse les salons, froisse les toilettes des danseuses, et vient se placer devant le général qui reçoit en riant ses reproches.

Et toute la figure de la jeune Corse était méconnaissable alors, les veines de son visage se gonflaient à vue d'œil, son bras devenait menaçant. Elle ouvrit la bouche : un cri s'éleva de sa poitrine ; cri de rage et d'amour, qui sortait d'une bouche d'ange et ressemblait à une malédiction de damne.

Juana s'éveilla, jeta autour d'elle un regard épouvanté, s'étonna de ne pas trouver à côté d'elle celui qu'elle aimait, regarda dans la glace posée au fond de l'alcove, ajusta ses cheveux, et sa sourit à plusieurs reprises et laissa négligemment retomber sa tête sur l'oreiller.